

6731 II

CZ I



Opracowano w r. 1935.

Kupiono od p. Henryka Wysockiego 12.I.1934.

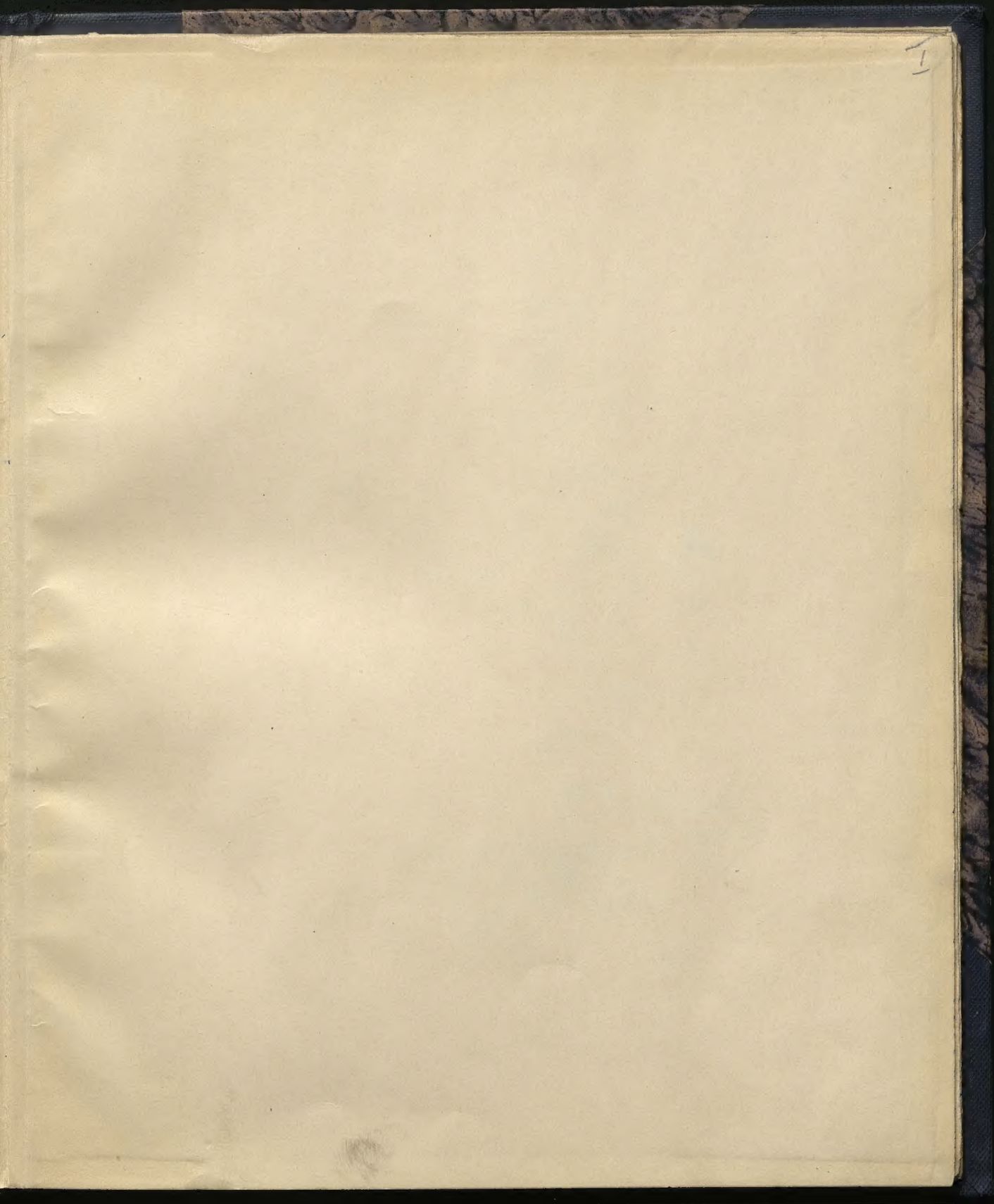
B. J. 6731

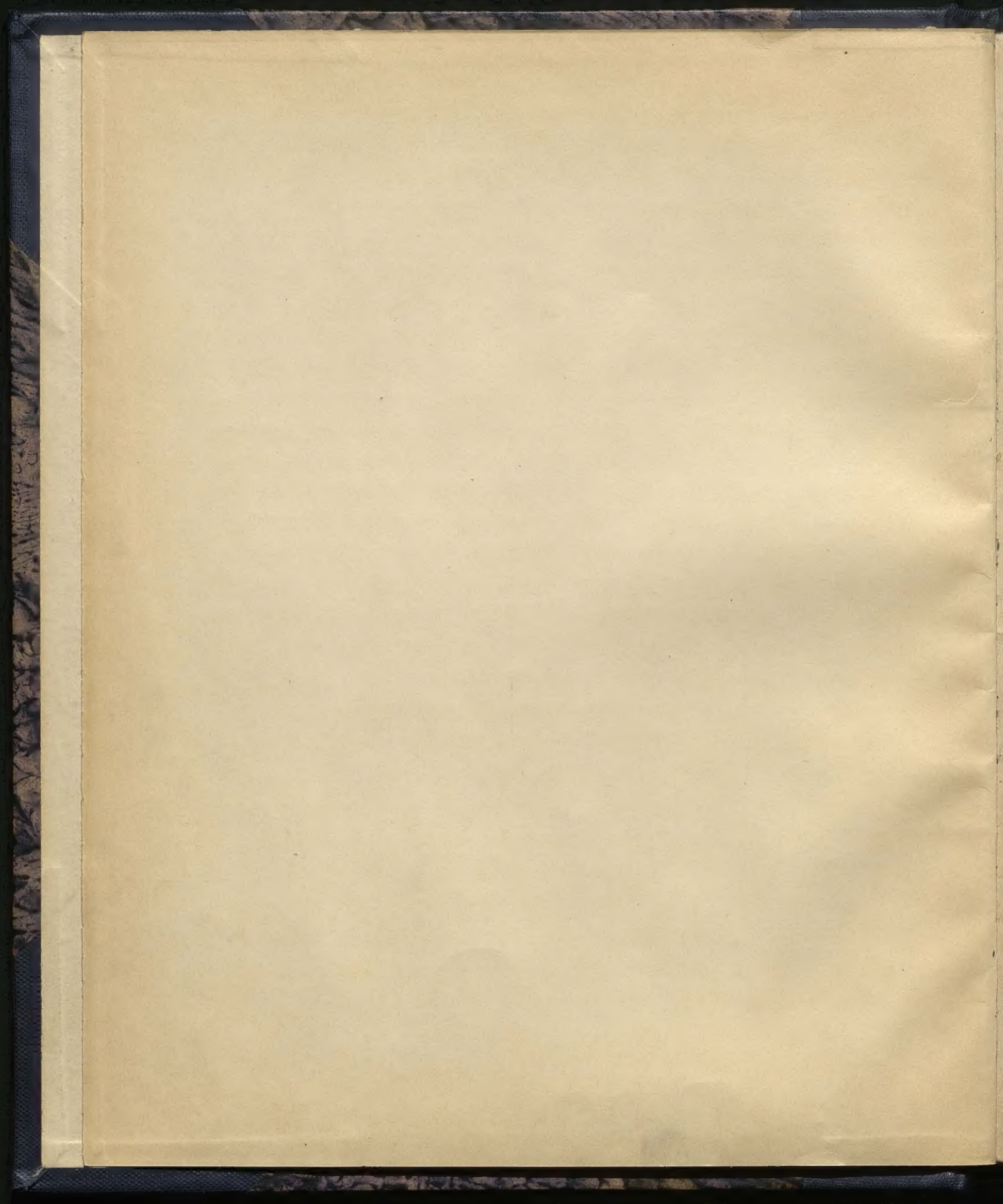
II



Uz. I

Bibl. Jag.





1
Lettres sur la Musique ecclésiastique

par Monseigneur le Comte Michel Oginski

à un de ses amis.

de Florence.

1826.



C'est le seul exemplaire, outre celui qui se trouve
entre mes mains, que j'ai fait copier pour ma sœur
Amélie. Je desirais que ces lettres ne soient communi-
quées, qu'à un petit nombre d'amis, qui sont
véritablement amateurs de la musique... Ils les
liront avec indulgence, et peut-être même avec
plaisir, car le manuscrit n'est pas long, le style
des lettres n'est pas recherché; (comme cela devait
être dans une correspondance familière) et comme
j'écrivais de tête, de souvenir, et d'après ma propre
conviction, on ne m'accusera pas d'avoir servilement
adopté l'opinion de beaucoup d'auteurs qui ont
traité récemment ce sujet, et de mettre saifse entraî-
ner, par la mode et le goût moderne, qui ont fixé
pour quelque temps, l'opinion publique.

Florence, ce 25 Septembre 1828 jour ou j'ai
terminé ma 63^{me} Année. M. G. Oginski.

Lettre Première.

Florence, Avril 18. - 1828.

Monsieur ! Je suis très flatté de l'idée que vous avez de mon talent pour la musique, car je dois à l'opinion favorable que vous vous en êtes formée, votre aimable lettre que je viens de recevoir, et l'invitation que vous me faites de vous communiquer mes observations sur la musique en général, ainsi que sur les principaux compositeurs et artistes que j'ai connus et entendus. — Je dois cependant en conscience, commencer par vous débarrasser de la prétention, que vous avez relativement à mon talent musical. Je n'ai absolument qu'une bonne oreille, un sentiment profond de l'harmonie, et le goût que je me suis formé en écoutant et faisant souvent de la bonne musique. Si il m'est arrivé quelques fois de recomposer de petits airs que les amateurs et même les artistes les plus distingués ont honoré de leurs suffrages ; si un cœur sensible, et dont les vibrations répondaient au mien, s'en est trouvé quelque fois ému ; si un homme agité par des passions violentes retrouvait le calme et la tranquillité en exécutant une de ~~mes~~ ^{mes} prolonaisses, ou en chantant ma romance ; je ne pouvais l'attribuer à un talent supérieur que je n'ai jamais eu, ni à des connaissances profondes en musique. — Ce n'est pas que j'aie négligé les règles de la composition et que je n'aie employé assez de temps dans mon enfance pour des exercices de la basse continue et de l'étude de la théorie musicale, parce qu'on m'ordonnait de le faire ; mais j'avoue que je n'y fus jamais par goût, et que je trouvais ce travail fas-

tedieuse, ennuyeux et fatigant, comme l'est celui d'un homme qui se livre à des recherches sur des objets abstraits, dont il ne comprend ^{pas} l'utilité, et qui absorbent toute son attention, sans la distraire. Il m'est arrivé bien des fois depuis, de me mettre au piano, ayant la tête remplie de règles musicales, et de tout ce que j'avais déchiffré de plus savant dans les auteurs allemands, français et italiens.... Je me croyais capable d'élever mon génie à la hauteur de Haydn, Mozart, etc, etc.... Eh bien! je quittais le plus souvent mon instrument, sans qu'aucune idée heureuse se fût présentée à mon imagination; et tous les jours je me persuadais davantage, que l'étude seule des règles, ne suffisait pas pour composer, et ne faisait pas naître d'inspirations. Je me suis trouvé dans le même cas à-peu près, avec le jeu des échecs, pour lequel j'avais un goût très prononcé, et beaucoup de dispositions naturelles, depuis mes très mes plus tendres années. Jusque longtemps que je jouais à ma façon, et après les premières leçons que l'on m'avait données de ce jeu, je jouais vite, mes combinaisons étaient presque toujours justes, mon plan d'attaque vigoureux, et je gagnais souvent des parties avec des adversaires plus forts que moi. Depuis que l'on me fait la fantaisie de faire une étude scientifique, de ce qui m'avait servi jusqu'alors de délassement, et de prendre des leçons suivies, du petit juif, j'ai joué d'échecs, au café de bois à Paris, de puis sur tout que je me suis mis à étudier attentivement Philidor, Always, et tout d'autre.

qui ont publié des ouvrages sur les échecs; mes idées s'embrouillaient, et au lieu de faire des progrès, j'en trouvais savoir beaucoup moins, de ce que j'en savais au jusque alors. — Ce n'est qu'après avoir mis les livres de côté, pour ne consulter que moi-même, et pour reprendre mon ancienne méthode de jouer, que j'ai retrouvé au bout de plusieurs années quelque talent, qui me permet aujourd'hui de disputer la partie aux joueurs les plus forts..

Je suis bien loin de condamner ceux qui étudient les ouvrages des grands professeurs d'échecs, et encore moins ceux qui arrangent leurs accords sur le piano à l'aide des savants théoriciens de la musique, mais je suis persuadé, que l'on ne peut bien jouer aux échecs, si l'on n'a pas la tête organisée pour ce jeu; et que l'on ne peut apprécier et sentir les beautés de la musique, et encore moins être compositeur, si on n'apprend en naissant les premières dispositions musicales. —

Je n'ai jamais composé par commande; jamais il ne m'est venu l'idée de faire une composition étudiée et savante, et d'y consacrer plusieurs heures de temps. Un élan et l'enthousiasme, un sentiment d'amour, d'amitié ou d'attendrissement et quelques fois la douleur ou un chagrin profond, m'inspiraient des sons et des modulations, qui peignaient toutes ces différentes émotions, et retraquaient fidèlement la situation de mon âme.

Rarement il m'arrivait de faire des changements à ma première improvisation. Elle ne gagnait rien pour le goût et l'expression du sentiment par les corrections que je tentais de faire en tête reposée; et j'ai vu souvent

avec plaisir que mes amis reconnaissent, apprécient
et partagent le premier mouvement qui m'avait inspiré.

J'espère cet espoir vous voyez, à l'oublier, qui n'est
point à un savant musicien que vous vous êtes adressé,
mais à un amateur, qui n'a pas l'autorité morale qu'on
sentir vivement l'impression de la musique, et d'en
juger de après le sentiment de son cœur, sans prévention
et sans partialité. — Si donc, dans cette correction
hâchée que vous avez provoquée, vous trouvez que
mon opinion sur la musique en général, ainsi que
sur les compositeurs et les artistes, ne fait pas toujours
conformité à celle du public, et peut être même à
la vôtre, vous voudrez bien me dire avec en formation,
car je ne vous demande que ce que je pense, et il ne
faut être toujours d'accord avec tout le monde. —

Agreez l'assurance de tous mes sentiments et de
M. B.

Lettre II^{me}

Vienne, 15. Mars. — 1822.

Monsieur ! J'ne m'attendais pas à vous parler encore de moi dans cette seconde lettre ; mais vous le voulez, et je me fais un plaisir de remplir vos vœux.

Vous me demandez quelques détails sur mes compositions musicales, et principalement sur cette polonaise que vous avez entendue appeller par tout : la fameuse polonaise d'Oginski. — Vous desirez savoir ce qui lui a acquis tant de célébrité, et ce qui a fait donc tant de bruit que l'on avait répandu dans le public sur la fin tragique de son auteur. — J'm'empresse de satisfaire votre curiosité, en vous prévenant, que si quelques détails peuvent vous paraître fastidieux, vous en trouverez d'autres, qui vous feront rire certainement ou bien bien crier.

C'est dans le courant de l'automne de 1792, et par conséquent il y a plus de trente cinq ans que je composai ou plutôt que j'improvisai cette polonaise à Vienne, dans un moment où pour la première fois, j'aurais éprouvé le sentiment d'un amour de famille, et qui duss peu m'avis qu'il était calme, tranquille et heureux. — C'était la seconde polonaise que j'avais faite. — La première ou sibérienne avait eu beaucoup de succès dans les cercles de Vienne parce qu'on y trouvait de la simplicité et du goût. Elle avait aussi le mérite d'être courte, ne comprenant en tout que vingt mesures y compris le trio, et on y apercevait que j'avais trouvé moyen de terminer chaque partie de la Polonaise et du trio par une phrase différente de celles qui avaient été usitées

jusqu' alors : ce qui faisait des polonais la réputation de tou-
jours mener les deux dernières mesures qui précédaient
la reprise de chaque partie. —

Ma seconde polonaise en fa-majeur avec un trio
en fa-mineur, produisit encore bien plus d'effet ; et en
présence de moi les, que j'opérais une grande réforme.
Dans les exécutations des polonaises, qui presque la mécon-
naissent, on ne s'occupe dans le pays, que comme dans la
société, et qui priment ou conservent leur caractère
national, celui de l'humour, de l'expression, le goût et le sentiment.

J'avoue que cette seconde polonaise produisit sur
moi-même un effet surprenant, et je la jouai pendant
plusieurs semaines avec beaucoup de plaisir ; mais jamais
ne pourrais enlever l'idée, qu'elle aurait un succès
général dans tous les pays où elle serait entendue, et
qu'elle serait bientôt cinq années oubliée elle conserverait
avec la réputation que elle avait acquise dès le commencement.

Comme les Russes à la suite de la malheureuse cam-
pagne de 1792. venaient d'occuper l'Assovie, ma polonaise
qui avait paru peu de temps auparavant, passa à Petersbourg
ou elle fut dansé a la cour de Catherine II. sous le nom
de Polonaise d'Ginski. — On l'arrangea pour toutes sortes
d'instruments ; on la faisoit exécuter par la musique des régiments
à toutes les parades militaires, et on la jouait soit du piano,
soit de la harpe, dans toutes les réunions de sociétés de Petersbourg.

J'avoue que c'est à l'enthousiasme général que cette polonaise
avait inspiré, que j'ai dû en partie l'accueil bienveillant
que l'on me fit à Petersbourg en 1793 à l'époque, où je
venais recueillir mes terres séquestrées. — Dans ce moment où
mon cœur se trouvoit navré de douleurs et de tristesse à la

stérile des dévotions de ma patrie, et où je me voyais pour
que rien, je pensais à bien autre chose qu'à la musique,
et cependant, parlant ou je poursuivais on ne faisait que s'occu-
per avec ma polonoise; et dans tous les salons où il y avait
un piano j'étais obligé de la jouer et voyez, au point d'en
être véritablement fatigué. —

Après avoir quitté l'aimable Pilsbourg au bout d'environ
deux mois, je n'y pensais plus pendant bien des années, c'est
à dire dans le courant de la malheureuse diète de 1793.
ainsi qu'à l'époque de l'insurrection de 1794, et pendant
les huit années d'émigration, qui suivirent le dernier passage
de la Pologne. —

J'ai été un moment réveillé de mon apathie pour la musique
en me trouvant dans les rangs de ceux qui combattirent pour
la défense de la patrie en 1794, et je composai un marche
pour mon corps de chasseurs, avec des paroles arrangées pour
cette musique, qui fut exécuté depuis dans plusieurs occasions.
Je fis aussi des chants militaires et patriotiques, qui eurent
beaucoup de succès, car ils surent inspirer le courage et l'énergie
et d'enthousiasme de mes compatriotes et d'autres. —

Avec la fin tragique de notre insurrection, et l'émigra-
tion de ma patrie qui en fut la suite, toutes
mes idées se bouleversèrent. — Obligé de fuir le
sol polonoise, réduit à la misère, plongé dans les rêveries
les plus sombres, et me laissant souvent un désespoir, je n'
avais ni le temps, ni le goût, ni la volonté de m'occuper
de musique. — Si dans mes courses vagabondes, après
avoir émigré de mon pays je trouvais par hasard en
route un piano, je m'en occupais en affectant
j'en tirais des sons tristes, déchirants, et quelque fois agréables.

comme s'ils étaient inspirés pour le clavier, et après avoir prom-
ené mes doigts pendant quelques heures, sur un instrument
qui pour n'être qu'un clavier était mauvais; je me trouvais surpris
et avais improvisé des thèmes, des fantaisies, et des airs d'une
mélancolie profonde, qui auraient arraché des larmes aux
êtres les moins sensibles.

Il faut savoir s'être trouvé à ma place et avoir senti le poids
de ces inspirations, qui par la suite se sont évanouies de mon
souvenir, et dont je n'ai plus laissé subsister de traces que par
écrit. — On n'en peut juger que par quelques polonaises et
une ~~triste~~ lugubre, et mises pour écrit avec plus de loisir à
Naples, à Constantinople, et plus tard à Paris et à Berlin.

Elles portent toutes le caractère des sentiments qui m'animaient.
Au commencement de 1798, je fis une marche militaire
pour les légions polonaises de la Lombardie, aux sollicitations
propagées de plusieurs de mes compatriotes. — Elle fut ex-
écutée à Paris pour tous les instruments à vent, par la
celebre clarinette Lefèvre. — Quelques jours on l'exécuta
à l'Eglise de St Roch, au milieu d'une réunion de
Philanthropes, et d'une affluence ^{immense} ~~nombreuse~~ et autres
spectateurs. — Elle fut applaudie avec le plus vif en-
thousiasme, et de tous côtés on s'écria: bi bi pour la
faire répéter. — C'était pour la première fois que mon
petit amour-propre de compositeur fut très agréablement
flatté, et je n'en ai jamais perdu le souvenir. —

Mais j'en reviens à mes polonaises, pour en arriver
principalement à celle en fa, à laquelle vous prenez
tant de part. — Il s'était écoulé ~~plus~~ de dix ans, de-
puis que je l'avais faite, lorsque ayant obtenu la per-
mission de rentrer en Russie au commencement du règne

et Alexandre, j'arrivai à Pétersbourg en 1802.

Rostowski qui avait été mon premier maître de musique dans mon enfance, et qui se trouvait alors directeur des Procheurs de S. S. M. M. S. S. à tous les théâtres de Pétersbourg et de Moscou, me fit voir trois de mes polonaises, à la tête desquelles était celle en fa, et que l'on avait gravée à Vienne, à Berlin, et à Leipzig. Il me fit observer que l'on les avait estropiées dans l'impression, à défaut sans doute de copies exactes du manuscrit. Il me pria de lui confier mes compositions musicales que j'avais pu conserver, et me demanda la permission de les faire imprimer pour son compte, chez le marchand de musique Dumas à Saint-Petersbourg.

C'est alors pour la première fois qu'il parut un recueil de mes polonaises, et un second recueil de six français et italiens. Celui-ci à mon avis ne méritait pas d'être publié. Je fus bien fâché de voir que ces deux recueils étaient imprimés sur un si mauvais papier, et et avec tant d'incorrections, que je ne me suis jamais pardonné de les avoir prêtés à mon ancien ami Rostowski. Je ne pouvais cependant le rendre coupable de négligence, car il se trouvait malade et très malade, pendant plusieurs mois, à l'époque de l'impression, qu'il n'avait pas pu par conséquent surveiller ^{lui-même} ^{l'impression}.

Plusieurs années s'étaient écoulées, sans que j'osais parler de la célébrité de ma polonaise en fa, et des différends que l'on avait repris sur le compte de son auteur, lorsque j'en arrivai à Pétersbourg ^{en 1811} en voyageur de mes amis, qui m'apporta de Leipzig, un exemplaire renfermant trois de mes polonaises, à la tête desquel-

on lisait une langue étrangère, allemande, dont on avait la traduction. —
" L'on aime à se forger des fictions sur des personnages marquants
" qui se sont fait connaître du public, par des compositions de
" quelque genre, quo ce soit, et qui leur ont donné de la célébrité. —
" Celle que je suppose à l'auteur de ces polonoises, consiste
" d'être née, et ne peut manquer d'engager l'auteur lui-même —
" Si on ne faisait du gâchis l'on aurait dit à Paris toute l'Allemagne
" depuis bien des années, que c'est l'auteur de la première polonoise
" mais que nous venons de faire réimprimer, avec de nouvelles
" et ses jours après l'avoir composée, et se considèrent plus. — Mais
" nous faisons un tableau d'adresses que ce fait est contraire
" que l'auteur bien loin d'avoir cepe de nous en se trouver
" présentement à Petersbourg, que il est Secrétaire de l'Empire
" de Russie, et que il se fait beaucoup d'autres compositions
" dans lesquelles qui ne le valent point, pour la qualité
" et la supériorité de la polonoise dont il est question. —

C'est pour la première fois que j'en ai connaissance.
de cette fable, que si on avait inventé sur mon compte,
et que on pouvait avoir de l'orgueil que dans l'intervalle
des huit années de mon émigration espagnole, en ayant
changé de mon pays, on me regardait comme n'habit-
tant plus, tandis que j'étais sous un autre nom, en France,
en Allemagne, en Italie, et à Constantinople. —

Comme en 1811 j'étais livré à Petersbourg à des occu-
pations importantes, qui absorbent tout mon temps
et mon attention, je ne fis que passer en voyant l'ar-
chive impériale à Leipzig, et l'embarquement avec
quelques amis, et l'effort de persuader que j'étais
encore. — J'ignorais du reste, que ma polonoise continuait
à être l'objet des suffrages du public, car je ne me donnais

pour la peine, de faire des exquises à ce sujet. — C'est est
qu'en octobre de l'année 1822 lorsque je quittai la Pologne
pour me rendre en Italie, que j'appris l'existence à différentes
époques, et en différentes endroits, des débris, dont je ne pourrai
rien faire, pour grâce, puisqu'ils sont insubstantiels à mes demandes.

En arrivant à Dresde au mois de Janvier 1823 je me mis
à parcourir les anciens numéros de la Gazette musicale de
Leipzig, parce qu'on m'avait appris qu'il y était question
de moi. J'y trouvai en effet plusieurs articles, dans lesquels
on faisait les plus grands éloges de mes romances, et de mes
polonaises, et principalement de celle en fa. — Les rédac-
teurs de cette gazette, voulaient bien s'apercevoir dans mes com-
positions du génie, du goût, de l'originalité et du sentiment
et ils m'attribuaient, plus qu'à d'autres, que j'étais pour la musique
nationale en Pologne ce que était Haydn en Allemagne
pour ses célèbres menuets, que aucun ne tenta de m'imiter? —

Cette comparaison me valut plus de louanges la tête, mais
je n'en suis bien sûr, car je n'ai jamais eu la préten-
tion d'être compositeur; que si on m'attribue pour cela tout
l'honneur à mon faible talent, car si moi-même n'étais pas
capable de faire quelque chose dans un genre plus élevé,
et si ailleurs, je n'aurais jamais eu, me le dirais-je la
volonté de chercher à me faire un nom par mes compositions
musicales. —

Je trouvais dans les magasins de musique de Dresde,
mes polonaises imprimées à Prague, à Berlin, à Chemnitz
et à Hambourg. La dernière copie que j'ai eue était intitulée:
deux célèbres polonaises de J. P. de Czinski. — et un
autre exemplaire imprimé, je ne sais où, l'on avait
ajouté J. W. P. ce qui me fit connaître que les copies

venaient de faire en Pologne, et que les solatiers étrangers ne sachant pas comment arrangés avec nous venaient dirigés subsister. Ta P. par abréviation des mots polonais Tancis; Pana qui veut dire le Monsieur; et les autres ruisant mais T. H. L. par abréviation de T. L. Monsieur. Pour ceux qui ignorent que le T. H. L. ne se voit point d'astiches dans la langue polonaise, et que les noms propres se seulement comme le reste il se suffirait de trouver dans ^{certain} ~~quelques~~ exemplaires de nos polonais, Pjinski, qui est le génitif de mon nom en polonais, seules de Pjinski. — On m'a fait voir quelques fois, on me demandant si c'était deux noms différents.

Vous ne vous plaindrez pas, Monsieur que je ne vous aie
connu les détails même les plus minutieux: mais je suis
encore bien loin d'avoir tout dit.

Un jour que je me promennai dans les rues de Dresde
après un comptoir et astrologues, et j'y entrais par curiosité.
La demoiselle allemande, qui remplissait son père dans le
magasin s'aperçut que j'étais un étranger, et me demanda
le nom de mon pays Sur la réponse que je lui fis
que j'étais polonois, elle commença par faire de grands éloges
de son pays et du courage de mes compatriotes, dont elle
avait eu l'occasion de connaître plusieurs à Dresde; et après
cela, elle me demanda avec beaucoup de curiosité et d'empre-
ssement, si je n'avais pas connu ce polonois Oginski, dont

on jouait pour tout le polonoise qu'il avait composé, et dont on
se polonoise la toute fin. Je m'avis à cette question, et je posai
cette polonoise sur le piano. que j'avais apaisé dans le magasin,
demandant si c'était celle-là dont elle avait voulu parler.
Elle me répondit avec un signe affirmatif, et se mit à
penser, en me répétant que jamais elle n'avait entendu cette
musique et ne l'avait exécutée sous aucun des formes sur le
sort de quelque jeune homme qui l'avait composée.

Lorsque de mon côté je me mis à dire de bon cœur, en
lui disant que je la remerciais de l'intérêt qu'elle portait
à l'auteur, mais en ajoutant qu'elle avait tort de le regretter,
puisque elle le regrette forcément devant elle. La demoiselle resta
épouvantée et s'écria: "Comment!... Est-il possible!...
serais-je un assassin!... Mais non, vous voyez, me con-
"valez... L'auteur de cette polonoise me vit pâlir, mais comme
"de tels accidents surviennent... Il en avait de l'histoire que les
"docteurs de sa faculté auxquels il ne voulait pas survivre,
"accidentellement se suicide; mais il se fâcha qu'il est
"le dépit de le savoir, et la jalousie qui l'est faite de
"se coup de désespoir... Le pauvre jeune homme! Ah! mais
"pauvre en l'âme, car nous avons vu les vers qu'il a com-
"posés avant de se tuer, et l'on les chante dans toute l'Allemagne".

Tout en me disant cela elle me fit un mouvement de sa-
prière que de effroi, et rien put être si sec et fin la faire
souvenir de son erreur, car le général Blomberg, maître de camp
du roi de Prusse, et était entré par hasard dans le magasin,
et ne se fut égaré aucun des deux de la foule de la curiosité de la
demoiselle. — Il lui répondit fermement que j'étais cet Ojien-
ki qui lui avait écrit tant de lettres, et le témoignage répété
sans faire disparaître son étonnement, le calma et lui fit.

éprouver un sentiment de satisfaction difficile à exprimer. Elle courut chercher les vers allemands dont elle m'avait parlé, et que l'on ne s'attribuait; je les trouvai pleins d'exaltation, et dans le genre romantique. Elle me promit d'en faire la copie de sa propre main; et enfin elle acquit la certitude que l'auteur de la Podlaska polonaise (c'est ainsi qu'on l'appelait) n'était pas mort.

Le même jour je dinai chez M^t. de Cannicoff ministre de Prusse, avec plusieurs ministres étrangers. On parla beaucoup de la frayeur que j'avais donnée à la jeune demoiselle et on convenait qu'il n'y avait rien de plus ridicule que les bruits que l'on avait répandus dans toute l'Allemagne et qu'on se plaisait à accréditer sur la fin tragique de l'auteur de la polonaise. L'envoyé d'Angleterre à la cour de Dresde, qui m'avait pas pu se rendre à dîner chez M^t. de Cannicoff vint le voir dans la soirée et y trouva encore la société qui ne s'était pas séparée; je fus le seul qui l'avait quittée pour me rendre au théâtre. On reprit la conversation qui avait diverti tout le monde pendant une partie du dîner et on parla encore de la musique de la polonaise, et de la mort de son auteur en présence de l'envoyé d'Angleterre qui semblait ignorer tous ces détails.

Celui-ci écouta le récit qu'on lui en fit avec beaucoup d'attention, et pourait être plongé dans une profonde méditation; mais ayant appris en dernier résultat, que cet auteur n'était pas mort et qu'il

Le...

venant de quitter le salon, l'encre se leva brusquement et se pen-
chant de sa main la table qui était à côté de lui, et dit avec
un grand sérieux : " Quel dommage que'il ne se soit pas levé ! "

On voyait tous les éclats de rire qui passaient à la fois, et
l'empressement que l'on eut à me raconter de l'incident, ce
fut incontestable, de l'originalité du caractère anglais.

Le célèbre compositeur Weber, qui venait d'habiter, s'ap-
pelaient pour son "Frei". Schütz, et qui finissait à cette époque
l'opéra au théâtre royal de Dresde, se fit présenter à moi,
et me dit les choses les plus flatteuses sur mes compositions
musicales.

M.^{re} Luvius, anglais et amateur de musique très distingué
qui a fait paraître sur le théâtre de Londres plusieurs opéras
de sa composition, me chercha avec empressement dans toutes les
sociétés de Dresde, et pria instamment M.^{re} de Lannikoff, de
me lui prouver ma reconnaissance. Il me parla beaucoup
de l'enthousiasme que sa musique inspirait à ses compatriotes,
et il ajouta qu'il regardait comme le plus beau jour de sa
vie, celui où il avait pu faire sa connaissance de l'auteur
de la fameuse polonaise etc etc.

Ruspiński, directeur du Théâtre de Varsovie, qui se trou-
vait alors à Dresde, de passage, pour aller à Paris et à
Londres, étant placé près de moi pour l'un de ses ré-
présentations d'Opéra italien, et ayant appris de plusieurs
polognois qui s'y trouvaient, que j'étais, en sa personne toute
la satisfaction dont il était pénétré en voyant pour
la première fois celui dont il avait toujours admiré
les compositions musicales, et l'auteur de ces belles po-
lonoises qui faisaient honneur au goût national.

et qui devait servir de type et de modèle à tous les compositeurs qui s'exerçaient dans ce genre.

Je finirai de vous parler de mon séjour à Drodé en vous disant, qu'un jeune homme nommé Inkermann qui avait perfectionné avec beaucoup de succès la lithographie me demanda instamment de lui donner mes polonaises, mes romances, mes marches, et autres morceaux de musique de ma composition, avec des corrections faites de ma main. Il fit paraître tout cette musique ^{donc} quatre recueils différents, et très élégamment lithographiés; à ses frais et pour son compte. Il ajoutait à l'intitulation de chaque recueil: qu'il le publiait d'après un exemplaire original qu'il tenait de l'auteur même. Des lettres de remerciemens et remplies d'expressions de reconnaissance que j'ai reçues depuis d'Inkermann pendant mon séjour en Italie m'ont procuré le plaisir d'apprendre que cette entreprise lui avait procuré des avantages considérables, et en témoignage de sa gratitude il m'envoya plusieurs morceaux de musique qu'il ne se serait oubliés, et d'autres échantillons de sa Lithographie, qu'il avait amené à un degré de perfection, que ne laissait plus rien à désirer. -- /a/

Pendant mon séjour à Vilna en 1817 j'avais fait graver à mes frais par un artiste allemand assez habile qui s'y travaillait en papirart, mes polonaises et mes romances. Tous les exemplaires furent destinés au bénéfice des pauvres, au nombre

A mon arrivée en Italie, M^{rs} Ricordi, Gna etc. me demandèrent aussi des manuscrits de ma musique qu'ils voulaient faire graver en différents recueils à Milan. Ils firent pour moi entre autres mes six Romances françaises avec une traduction italienne faite par le Comte Geribanski.

Je fus agréablement surpris à Florence sur la fin de l'année 1826 en entendant exécuter à un concert public au théâtre de Pergola par M^{lle} Mme Bertrand, et le harpiste attaché à la cour de France une fantasie pour la harpe arrangée par elle sur la polonoise d'Opinski, et grand d'abord à Paris et ensuite à Milan.

Mais rien n'égalait autant ma surprise et me m'a mis à l'avantage, qu'un exécuteur de ma musique qu'on m'envoya de Paris, et qui portait ce titre : Trois polonoises, favorites pour Fort-piano ou harpe composées par Opinski.

d'environ 500 entrèrent dans la maison de la société de bienfaisance de Vienne, dont j'étais le Président. Les dames charitables s'empressèrent de les acheter, et il en résultait une augmentation de fonds pour les pauvres de six à sept cents Laats en m.

[B.] On a vu paraître successivement dans le magasin de Ricordi et publié par la voie de l'impression : avec 6 polonoises.

6 Romances avec la traduction italienne. — 2 Polonoises avec ^{des paroles} ~~la traduction~~ italiennes et une nouvelle Romance française — mes 8 dernières polonoises.

Ceci d'un roman che minore, romance italienne. Le dernier beau jour de l'automne. Romance. Le Trévis Roman.

à Paris chez Lemaire auteur en musique rue du
boulois N° 13. Je ferai observer en passant que les
deux premières sont à moi c'est-à-dire celle en fa
et la seconde en ut mineur que j'avais l'habitude
d'appeler les adieu. — Quand à la troisième,
je ne puis pas me l'attribuer et je serai fâché d'en
être l'auteur. — Elle a cependant un mérite particulier
c'est celui d'avoir été connue partout sous le nom de
polonaise favorite de Frédéric. J'ignore qui
en a été le compositeur; mais elle n'est que ^{plus ou moins} dansante
et ne ressemble en rien à toute nos autres ^{polonaises}.

Au dessus du titre de cet opéra on trouve une
grande vignette assez bien gravée qui représente d'un
côté un jeune homme élégamment mis en costume
polonais, et agenouillé entre des arbres luxueux, au
bord d'un ruisseau s'approchant une pistolet de
sa tête; dans l'action de quelque inst. qui veut
se brider la cervelle; tandis que du côté opposé
et dans le fond, on aperçoit un salon de bal
orné et bien éclairé, où l'on place un orchestre
rangé dans deux tribunes, des spectateurs assis
sur des bancs, et une jeune femme qui danse
avec une dame vêtue assez ridiculement, mais
à laquelle il paraît qu'on a voulu donner une
mise polonaise.

Voici l'inscription copiée textuellement
que l'on voit au-dessous de cette vignette:
"Oginski désespéré de voir son amour payé
d'indifférence, se défait de la vie, tandis
qu'on exécutait une polonaise qu'il avait

compensée pour son ingrate maîtresse qui la harcelait
avec son rival !"

Je ne m'arrêterai pas sur le ridicule de cette in-
vention faite à plaisir qui peint bien la légèreté
du caractère français. En Allemagne on se conten-
tait de débiter une fable absurde à Paris
on l'imprime, et on la grave, avant d'a-
voir cherché à découvrir ~~un~~ quoi elle est fondée.
On accredité se fait dans le public, et il
passera à la postérité qui y ajoutera foi sur
le témoignage des éditeurs de musique !"

Heureusement le Journal de l'Etoile du
6 Décembre 1826 en rendant compte de mes
Mémoires sur la Pologne qui venaient d'être
imprimés ~~sur la~~ à Paris rapporte dans une
note cette anecdote sur mon prétendu sui-
cide, en ajoutant: "Et pourtant c'est le même
Oginski qui publie aujourd'hui des mémoires
sur la Pologne et les Polonais!"

Les Allemands n'avaient fait chanter avant de me
leur plus de quarante couplets très pathétiques. Les fran-
çais plus galans ont su affaiblir le dernier chan-
se de désespoir, d'expressions moins sombres, et qui pa-
raissent à la fois la sensibilité, la douleur, et l'amour.

Voici entre autres des couplets explets que j'ai trou-
vés dans un calendrier de Paris pour l'année 1827

On m'a assuré qu'il en avait paru beaucoup d'autres
que je n'ai pas pu me procurer. Il paraît que les vérificateurs
les avaient arrangés chacun à sa façon et d'après la sen-
sation qu'ils supposaient qu'on devrait avoir, au moment de
se brûler la cervelle par un excès d'amour et de jalousie.

Les derniers moments d'un jeune
homme.

B. Il en a fait imprimer de Czinska au lieu d'Czinski.
— Personne ne s'ignore, combien il m'estropie les noms propres
polonais en France, en confondant les genres.

I^{er} couplet. Jeune au printemps de mon âge,
Je touche aux portes du trépas;
Que vois-je? Est-ce une vaine image
Qui vient ici frapper ses pas?

C'est toi trop cruelle Julie,
Toi qui fais pâlir ton amant;
Tu viens à son dernier moment.
Lui faire regretter la vie.

II^{er} couplet.

Bientôt au séjour des ténèbres,
Je vais rejoindre mes aïeux;
Déjà sous ses voiles funèbres,
La mort enveloppe mes yeux.

Hélas! cachez-moi les alarmes.
Que de crainte aggrave d'hui mon sort!
Je puis envisager la mort,
Mais je ne pourrais voir tes larmes.

III^{er} couplet.

C'est en vain que tu pries l'ardide,
L'indolent me rassurer en vain;
Je sens mon âme fugitive,
Prête à s'échapper de mon sein.
Et cependant mon cœur se livre
Et d'espoir d'un doux souvenir!
Si je vis dans ton souvenir,
Je n'aurais pas cessé de vivre.

Avant de terminer cette lettre qui est déjà beaucoup trop longue, il faut que je vous dise encore un mot de l'impression que ma polonaise avait fait à Genève depuis bien des années : —

Lorsque en 1825, Madame Gaymanowska, fiancée de L. L. M. M. J. Les Impératrices de Russie, y donna un concert public, et fut généralement applaudie, toute la société présente fit succéder aux braves unanimes, la demande à haute voix d'écouter encore la polonaise d'Oginski, quoiqu'elle ne fût point annoncée dans le programme, et l'aimable artiste en se prêtant de bonne grâce au désir de la société recueillit encore de plus plus nombreux applaudissements. —

Dans le voyage que je fis à Genève, j'appris de tous côtés que depuis longtemps on y connaissait ma polonaise, et qu'on ne pouvait s'en passer. — Un vieux copiste que j'ai employé depuis pendant plusieurs mois pour mettre au net mes manuscrits de mes mémoires, m'a assuré que depuis vingt ans, il avait tiré plus de 500 copies de cette musique fidèle et j'en appris depuis que dans cet espace de temps l'on avait expédié pour la seule ville de Londres plusieurs centaines de boîtes, et en outre de différentes dimensions qui renfermaient la musique de ma polonaise.

Le savant et célèbre médecin de Genève, Butini le père qui avait une prédilection particulière pour mes compositions musicales, rassemblait mes polonaises aux plus belles éloges.

C'est dans le cabinet de lecture de Genève, que j'ai vu pour la première fois l'annonce de son jour.

mal de musique qui paraît à Londres, ^{par} le titre
de l'antharmicon, et dont les premiers numéros venant
d'être publiés. — Dans le nombre d'une trentaine de com-
positéurs les plus distingués, dont on voulait insérer des morceaux
detachés de musique, dans ce Journal; et à côté des noms d'
Haydn, de Mozart d'Beethoven, de Leonora, de Bossini
etc. j'ai été aussi surpris que flatté de retrouver le mien. —

M^{lle} Anne Gaymansowitch, que je viens de nommer plus
haut, me disait dans une de ses lettres de Londres, en date du
28 Mai 1825: "je ne puis m'empêcher M^{re} La Comte, que
je joue dans toutes les sociétés vos polonaises, qu'on ne se
lasse plus d'entendre et qu'on trouve ravissantes!" Dans
une autre lettre du même endroit en date du 26 mars 1826
elle ajoutait encore: "Les polonaises font le charme de la
société d'ici, je suis obligé de les faire entendre partout
où je me trouve. — On aime généralement toutes vos com-
positions, mais on s'affable surtout de la polonaise favorite,
qui aura aussi longtemps que le monde. . . . Je joue
souvent vos polonaises avec la harpe, une des élégantes
de Londres, possédant cet instrument à la perfection. —

Je finissai cette lettre par une particularité que j'aime à
me rappeler: c'est que le soir même que la Pologne a perdu
le prince Joseph Poniatowski, et au enthousiasme d'une
polonaise dont je vous ai si longtemps entretenu, et qu'il
ne se lassait jamais de l'entendre. J'ai vu de la
bouche même de M^{re} la Générale Kamienska (autre-
fois Trębicka) que pendant cinq ans de suite depuis 1796
elle avait été obligée de jouer cette polonaise tous les soirs
dans les réunions de société que se rassemblaient chez
le prince Joseph à la Blacha, partie du château royal de
Varsovie que le prince habitait à cette époque.

Agnez l'expression de tous les sentiments les plus dévoués.

M. O.

Lettre III^{me}

Monica 11 juin 1828.

Monsieur !

La musique est presque aussi ancienne que le monde, on en attribue l'invention à un des fils de Gaïm (Tubal Caïn). Il est difficile de se faire une idée juste de ce qu'elle était à cette époque. — On suppose que les premiers hommes cherchaient à imiter le gazouillement des oiseaux, le bêlement des bœufs, et le mugissement des bêtes à cornes en empruntant leurs sons, que ceux-ci ils se servaient pour se faire entendre.

Le chant n'est autre que la première musique que l'on ait connue. Le chanteur et le sonneur se succèdent, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier.

Le chant n'est autre que la première musique que l'on ait connue. Le chanteur et le sonneur se succèdent, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier, l'un s'élève et s'abaisse, l'autre se fait entendre et se fait oublier.

"Hic sapienter canit per calumorem sicut primum"
"Hic canit canens canis in hoc canit"

C'est ainsi que furent inventés les premiers

à la volée; mais il y a une je ne sais quoi dans la manière de la
jouer, et dans le coup d'archet dont il faut se servir, pour marquer
le temps, qui fait apercevoir facilement aux amateurs, et les prin-
cipalement aux nationaux, la différence qui existe dans la musique
de ces deux danses. —

Les militaires polonais qui avaient suivi Napoléon après la forma-
tion du grand Duché de Varsovie ont été les premiers à introdui-
re la Marouška dans les bals de Paris. — On la dansa dans
plusieurs sociétés particulières en 1809 et 1810.

Elle étoit à la mode, et plaisait assez généralement aux élé-
gantes de la capitale, moins sans doute par l'impression qu'elle
leur faisait éprouver, que parce que les officiers lanciers
polonais de la garde impériale, que l'on trouvoit très aimables, leur
avaient donné de la vogue. — Il reste, ce n'est que les po-
lonais, et les polonaises qui la savaient danser, car les étrangers
de deux sexes, arrangeaient toujours des pas à leur façon, et mettaient
beaucoup d'affectation dans leurs mouvements.

Depuis la régénération de la Pologne par l'Empereur
Alexandre, la Marouška a passé en Russie où jusqu'alors
elle n'avait pas été en usage en société et dans beaucoup d'autres
pays. — Pendant mon séjour à Florence depuis le commencement
de 1823 jusqu'à l'époque où je vous adresse cette lettre

jamais je n'ai vu de bals soit à la Cour, soit chez le prince Borghese, soit chez les ministres étrangers, soit dans des maisons particulières des anglais, sans qu'on y demandât avec empressement la Marquise.

Il étoit du bon ton de la danser, et il entroit dans l'éducation des jeunes anglais et même de quelques italiennes, de savoir la jouer du piano et de pouvoir en faire les pas et les figures. —

L'Allemagne dans toute son étendue, ne nous présente d'autres musique nationale, que la valse, que l'on devoit appeler proprement valzer qui est le nom originaire allemand. Je ne parle pas du menuet, que l'on croit généralement avoir pris son origine en Allemagne, mais qui est devenue commun à tous les pays, aussi longtemps qu'il fut regardé comme danse d'étiquette : à toutes les cours et comme une danse qui étoit de rigueur, destinée à commencer les bals de sociétés. — Le menuet a cessé d'être de mode depuis une quarantaine d'années. Je ne citerai pas non plus les allemandes, qui ont précédé les valses, et qui ne sont plus du tout en usage. — Les valses de Vienne, et surtout les Tyroliennes sont originales, et pour la plupart agréables à l'oreille, c'est la danse la moins décente peut-être, mais la plus généralement répandue en Europe. —

Les gandago, le bolero, la tarentelle, la mazurka, la schottische, le trescone, et la hongroise sont autant de danses nationales dont la musique, ainsi que le mouvement, les pas, et les figures

splendissent généralement aux étrangers ; et dont les nationaux
raffolent. Je ne m'arrêtais pas sur les airs nationaux, que l'on chante
dans différentes provinces, de la France, et dans plusieurs contrées de l'An-
gletèrre ; non plus que sur les barcarolles vénitiennes. / : a : / — *Le*

/ : a : / qui ne connaît pas les charmanttes barcarolles, vénitiennes, qui
ne passeront jamais de mode ? Et qui est-ce qui n'a pas éprouvé
l'effet magique qu'elles produisent quand on les entend chanter à
Venise surtout !!..... Jamais je ne saurais oublier une nuit que
je passais dans cette ville sur la fin du mois de Septembre 1793.

— Enfoncé dans une gondole, je me fis conduire par le plus
beau chien de l'eau vers le pont de Rialto, en suivant le grand
canal. — De tous côtés, les chants des gondoliers, retentissent à
mes oreilles, plusieurs jeunes filles placées, sur le pont, me firent
entendre des barcarolles exécutées par trois voix angeliques, ac-
compagnées d'autres voix d'hommes très bien assorties. Je me voyais
me trouver dans un lieu enchanté : Je m'arrêtai plus de deux
heures sous la voûte magnifique du pont, pour écouter ces sons
ravissants. — Les voix avaient cessé de chanter que je croyais les
entendre encore !..... Les lames d'eau soulevées, par un vent
frais, venaient se briser légèrement contre ma gondole..... Je voyais
glisser à côté de moi beaucoup d'autres gondoles, qui poursuivaient leurs
courses rapides, et je m'étonnais d'être le seul à ne pouvoir m'arracher de
ces lieux J'étais absorbé dans les plus douces rêveries ; et je me

de la guitare. — Elle m'a fait entendre entre les airs de sa composition, et plusieurs autres que l'on chante présentement en Espagne et qui portent tous la teinte touchante de la musique arabe. Dans le grand canal de Constantinople soit par les ferronniers qui m'escortaient dans mes voyages à cheval ou qui accompagnaient les caravanes. — Vous vous en ferez une idée par la description suivante :

Un son perçant dans le ton le plus aigu que le chanteur pouvait exprimer de ses poumons, était suivi d'une gamme en descendant, et d'une discordance très désagréable qui passait par tous les quarts et demi-tons jusqu'à la note la plus basse, à laquelle il était impossible d'atteindre. Immédiatement après un autre chanteur faisait une roulade semblable en s'efforçant de commencer par un ton encore plus haut que le premier ; et cela continuait ainsi, à quelques intervalles, près avec des efforts redoublés de tous ceux de tous ceux qui pouvaient faire entendre leur voix pendant des heures entières. N'en étais véritablement étourdi ; et je n'ai jamais pu découvrir dans ces chants qu'une musique barbare qui me paraissait d'un jour à l'autre plus insupportable.

J'ai connu pourtant un français très distingué, c'est M^r Ruffin ancien diplomate et secrétaire de l'ambassade de France en 1796 qui m'a assuré qu'après un séjour de trente ans à Constantinople, et des observations suivies avec persévérance sur la musique turque ; il avait trouvé que des milles habituées à ces sons qui d'abord paraissent discordants à tout étranger, y découvraient à la longue plus d'harmonie ^{et} touchante variétés que dans toutes les autres musiques européennes. Je trouvais que c'était un peu fort ; mais chacun à sa manière d'entendre et de juger. — M^r Ruffin m'a fait voir un manuscrit

D'une vingtaine de feuilles, qu'il se proposait de faire imprimer, et dans lequel, malgré tout son esprit et ses connaissances profondes, il soutenait avec chaleur, un paradoxe qui m'a paru très difficile. —

Les seuls sons de musique qui m'aient quelque plaisir à Constantinople, ce sont d'une espèce de flûte dont on se sert pour accompagner la danse des Deriches dans leurs mosquées. — J'y ai trouvé de la monotonie mais douce et harmonieuse.

Les turcs chantent ou plutôt fredonnent quelque fois de petits airs tels que celui: *Stamboula Gideirin* ou un autre sur des ocellés blancs, dont je ne me rappelle ni la modulation ni les paroles; mais ce sont des airs qui ne contiennent que peu de notes et qui sont empruntés pour la plupart aux étrangers. —

Je terminerai cette lettre par une anecdote qui vous fera connaître de quel genre était le goût pour la musique de Selim III. —

Ce sultan amateur des innovations en tout genre, voulait aussi de temps en temps se procurer l'agrément d'entendre des artistes européens mais il y mettait du mystère pour éviter le scandale; car jusque là aucun musicien étranger, n'avait été admis dans les appartements du grand Seigneur. — Voici comment j'en ai fait connaissance. —

Quatre jours à peu près mon arrivée à Constantinople je vis entrer dans ma chambre trois français très étourdis, qui se faisaient passer pour maître de danse, accompagné d'un italien nommé Guichami, qui sans connaître une ^{note} de musique prétendait pouvoir donner des leçons de piano. — Ils venaient me prier de leur prêter un mauvais instrument que je louais par mois, en ayant besoin disaient-ils, pour aller faire de la musique chez le grand Seigneur, dans son palais d'été, en deçà du canal, et à peu de distance de mon habitation; je

mez

coloratur à leur demande, à condition; qu'en me rapportant mon piano
ils me rendraient un compte exact dont la manière dont le concert serait
exécuté. — On bout de trois heures, ces soi-disant artistes, reviennent
chez moi, et le français qui étoit plus grand parleur que l'autre
me fit le récit suivant:

X^e au mois d'avril 1796:

„ Le sultan aime beaucoup la musique, et nous fait venir
„ trois ou quatre fois par mois. — Je joue du violon, Gubroni
„ du piano, et le polonois Charnierli de la clarinette au lieu
„ de basset. — On ne nous fait venir qu'au palais d'été
„ où le plus grand Seigneur se rend incognito, et où plusieurs
„ femmes de son sévail, le suivent dans une barque toute
„ couverte afin de n'être aperçues de personne. — Douze
„ eunuques noirs, nous reçoivent à la porte du palais, nous
„ entourent et nous conduisent dans le salon de musique,
„ en nous faisant traverser des appartemens magnifiquement
„ meublés dans le goût oriental, mais où l'on aperçoit des glaces
„ des pendules, des lustres, et des bronzes que l'on a fait venir de
„ France. — Plusieurs eunuques blancs, nous rangent dans le salon,
„ où nous ne voyons personne devant nous; car le grand Seigneur
„ avec ses femmes, se trouve dans un balcon fermé de persien-
„ nes, au travers desquelles il nous voit, sans que nous ne puissions
„ rien distinguer. — Au signal donné, dont on nous prévenoit
„ d'avance, nous nous mettons à jouer les airs favoris du Sultan, et
„ au bout d'une demi heure tout au plus un eunuque — blanc
„ vient interrompre la musique pour remettre à chacun de nous
„ une poignée de petits ducats en argent f. c. p. — Après quoi on nous
„ fait sortir et l'on dit qu'on n'a plus besoin de nous. —
„ Tous ces détails m'amusaient beaucoup, mais ce qui m'intéressait
„ davantage, c'étoit de connaître les airs favoris du grand Seigneur.

Luz

Sur la question que j'adressai à ce sujet, on me répondit que le Sultan ne demandait et ne voulait jamais qu'on lui jouât autre chose, que deux airs: celui de Walborough s'en va en guerre, et un autre que Guiliani me promit de me faire entendre sur le piano. — J'insistai avec beaucoup d'insistance à lui faire tenir sa promesse; mais quelle fut ma surprise, l'orgue après avoir cherché à tâton et essayé plusieurs touches pour trouver le ton dont il avait besoin, Guiliani se mit à jouer avec un seul doigt de la main droite, et sans l'accompagnement de la basse le peu de notes que j'ai copiées à la fin de cette lettre, pour donner une idée de l'air favori de la Hautape.

Lorsque je me mis à mon tour au piano, et que j'ajoutai l'accompagnement

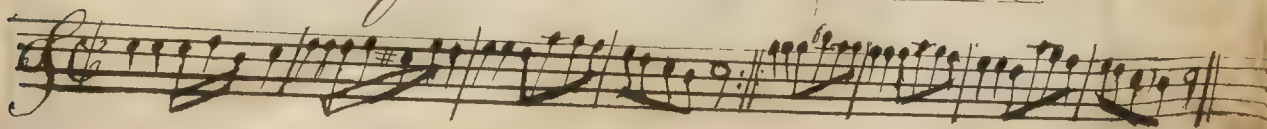
1: cif Un de ces petits Ducats d'a étoit de la valeur d'une piastre et lors de mon séjour à Constantinople 1796 l'on comptait sept piastre et demie, et tout au plus huit pour un Ducat de Hollande.

A l'époque où j'écris un Ducat de Hollande vaut de 15 à 18 piastre, l'accompagnement de la main gauche qui donnait une toute autre expression à cet air, les deux musiciens qui me prenaient pour un de leur confrère; car je n'étais connu à Péris que sous le nom de Jean Riedel. J'écrierent à la fois; "ah monsieur que n'êtes vous avec nous, vous auriez eu le double des Ducats qu'on vous a donnés!"

Ne jugez des turcs par les orilles du maître et ses connaissances en musique. Il faut convenir qu'ils sont sous ce rapport tout aussi ignorans arrières que dans le reste.

Veuillez agréer les assurances de tous mes sentimens. etc

V. C. favori du Sultan ^{etc} Selim III



Lettre IV^{me}

Florence 15 Juillet 1828

Je vous prie, Monsieur, que je n'ai nullement l'intention de m'ériger en juge compétant, de tous les compositeurs dont je vais vous entretenir; non plus que des artistes pour le chant et pour la musique instrumentale, que j'ai connue, et sur lesquels je m'entendrais un peu davantage. — Vous m'avez demandé mon opinion, je vous en fais part très volontiers, mais bien loin de la croire infallible; je la soumette entièrement à votre critique.

Si l'on accepte l'ancien chant de l'église qui n'a pas subi de variations pour la célébration des cérémonies religieuses, la musique dans tous les autres genres de compositions a éprouvé de très grands changements, surtout depuis les commencements du XVIII^e siècle.

On dirait qu'en cela comme en tout autre chose la mode a souvent fait varier le goût; et on a peine à s'expliquer les anciennes compositions musicales, ont pu exciter l'enthousiasme et l'admiration des contemporains de cette époque, tandis qu'elles sont loin de faire éprouver les mêmes sensations, aux amateurs de la musique moderne. — J'en excepte toutefois les compositions de Handel de Pergolèse, de Jomelli, qui ne vieilliront jamais et qui seront entendues partout et toujours avec un juste tribut d'éloges à cause du style simple, touchant, quelquefois élevé et sublime et toujours adapté au sujet qui caractérise les productions de ces illustres auteurs.



